UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00872184 7

POÈMES

DURANT LA GUERRE

(1914-1918)

Il a été tiré, de cet ouvrage,
vingt-cinq exemplaires sur papier de Hollande
tous numérotés.

DU MÊME AUTEUR

MÊME PRIX — MÊME FORMAT

Proses de guerre . . . . . 1 vol.
La Clique . . . . . 1 vol.

LES ÉTAPES D'UN RÉFRACTAIRE
Un joli volume in-32. Prix : 5 fr.

82507. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

R528 (po

JEAN RICHEPIN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POÈMES

DURANT LA GUERRE

(1914-1918)

U 0 T 6/7/8/9

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

15-6145
23/9/20

PQ
2387
R4P6

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.
Copyright 1919,
by Ernest Flammarion

PRÉFACE

—

Non, pas même! Pas une préface, en vérité! Rien qu'un bref et modeste avertissement!

La plupart de ces poèmes, pour ne pas dire tous, ne sont, en somme, que des pièces de circonstance, demandées à un poète faisant sa partie dans une cérémonie publique.

En les écrivant, et en les disant lui-même presque toujours, il n'avait donc d'autre but que de remplir, le mieux possible, ses devoirs professionnels.

S'il les réunit aujourd'hui, ces feuilles éparses, sous forme d'un petit livre, il le fait surtout en guise

de réponse et de remerciement aux personnes qui, assistants desdites cérémonies, lui ont témoigné le désir de lire ces poèmes après les avoir entendus.

Tout ce qu'il peut ambitionner désormais, c'est que ces amis inconnus n'aillent pas trop lui en vouloir d'avoir pris si aisément leur désir pour un ordre.

Telle est la grâce qu'il leur souhaite, et qu'il se souhaite, de tout son cœur.

J. R.

I

PARISIENNE

Pour accompagner un croquis de Louise Abbéma, dans un album de dessins et de poèmes qui fut offert plus tard à S. M. la Reine Alexandra, d'Angleterre. Le croquis de Louise Abbéma, fait en septembre 1914, représentait une Parisienne, sur le talus des fortifications, regardant vers la Marne.

PARISIENNE

Parisienne, en toi s'incarne notre France.
Ta bouche, où rien jamais n'a fané l'espérance,
Est celle d'une amante et celle d'une sœur;
La tendresse et l'esprit s'y fondent en douceur.

De tes jolis yeux clairs irradie un délice
Unique au monde, fait de charme et de malice.
Mais grave est ton grand cœur que l'on croit si léger.
Vienne l'heure où surgit contre toi l'Étranger,
De ton sourire en arc la flèche le poignarde ;
Et, sans perdre un rayon de leur grâce mignarde,
Les regards de tes yeux, de tes jolis yeux clairs,
Font pleuvoir sur sa fuite une averse d'éclairs.

II

NOËL-SURPRISE

Écrit le 15 Décembre 1914, pour être joint à des cadeaux de Noël envoyés sur le front.

NOËL-SURPRISE

Vous par qui l'aube en notre ciel
Refleurira divine et rose
De votre beau sang qui l'arrose,
Voici de quoi fêter Noël.

O semeurs de notre espérance
Contre l'ennemi détesté,
O soldats de l'humanité,
De la justice et de la France,

Fiers héros demain triomphants,
Avec ces riens qu'on vous adresse
Acceptez toute la tendresse
Qu'on y mêle pour les enfants ;

Et parmi nos larmes amères
Pleurant ceux-là qui sont partis,
Sentez, comme des tout petits,
Battre ici tout le cœur des mères.

III

POUR LES PETITS DRAPEAUX BELGES

Dit au Trocadéro, le dimanche 20 Décembre 1914, par Mademoiselle Madeleine Roch, dans une matinée où l'on vendait, pour secourir les réfugiés belges, de petits drapeaux rappelant leur pays.

POUR LES PETITS DRAPEAUX BELGES

Donnez, non pas comme une aumône
Faite d'un geste indifférent,
Mais comme un hommage qu'on rend
A genoux devant une icone.

Donnez pour les petits drapeaux
Du grand peuple sans qui le monde
Trépassait sous ta bave immonde,
Noire avalanche de crapauds.

Car, poussant ses masses compactes
Aux savantes atrocités,
Vers Paris, flambeau des cités,
Croulait la nuit en cataractes;

Et, Paris éteint par ce flux,
Roulé dans ces linceuls funèbres,
C'était, sous l'horreur des ténèbres,
Le monde entier n'y voyant plus.

Mais il veillait contre l'infâme,
Lui, le peuple carillonneur
Des beffrois où tinte l'honneur,
Le petit peuple à la grande âme;

Et certain, sans en prendre effroi,
Que sur lui tout seul il attire
Toute la mort, tout le martyre,
Superbe, incarné dans son Roi,

En face du monstre il se dresse,
Lui saute à la gorge et le mord,
Et souffre tout, martyre et mort,
Pour sonner l'heure vengeresse.

Or il la sonne, en vérité,
Puisque, pendant son agonie,
La France a le temps, forte, unie,
D'assaillir le monstre arrêté,

Et puisque les cris de victoire,
Que tous un jour nous pousserons,
Auront eu pour premiers clairons,
Sublime hostie expiratoire,

Les râles jaillis de ton cœur
Sur la croix où le ciel t'acclame,
O petit peuple à la grande âme
Par qui le droit sera vainqueur !

Va, tu l'auras, contre l'engeance
De tes vils bourreaux, tu l'auras
A pleine faucille, à pleins bras,
L'ample moisson de ta vengeance.

Mais en attendant ce beau jour
Dont les aubades sont prochaines,
O cher peuple encor dans les chaînes,
Apprends du moins tout notre amour;

Sache que toutes nos pensées
Sont avec toi, tendres, sans fin,
Avec ta misère, ta faim,
Avec tes blessures pansées,

Et que notre hommage rendu
A la splendeur qui te décore,
Si grand qu'il soit, n'est rien encore
Auprès de tout ce qui t'est dû.

Aussi reçois-le haut la tête,
Non pas comme un pauvre attristé
Qu'on lui fasse la charité,
Mais comme un héros que l'on fête.

Et vous, qui donnerez ici,
Ne donnez point comme une aumône,
Mais comme un hymne aux pieds d'un trône,
Comme un salut, comme un merci,

Comme une prière où se pâme
Tout le cœur prêt à se briser,
Comme un reconnaissant baiser
Où l'on donne toute son âme !

IV

LA BELLE AUMÔNE

Dit au Trocadéro, par Mademoiselle Madeleine Roch, le dimanche 21 Mars 1915, pour la vente de médailles frappées à la double effigie des L. L. M. M., le Roi et la Reine des Belges

LA BELLE AUMÔNE

Sous ses regards couleur d'éclipse
Tâchant de ployer nos genoux,
Elle s'avançait contre nous,
La bête de l'Apocalypse.

Son triomphe semblait certain.
Elle effrayait si fort le monde
Que tous, dans ce triomphe immonde,
Croyaient voir l'ordre du destin.

L'Europe est là, qui nous regarde.
Jusqu'aux amis sont hésitants.
Aurons-nous seulement le temps,
Attaqués, de nous mettre en garde?

Ah! ce temps! Le monstre arrêté!
Fût-ce une heure, par quelque obstacle!
Ce temps, quel être de miracle
Nous en fera la charité?

Alors, contre la bête infâme,
On ferait tête, et sans effroi!
Or, ce miracle fut ton roi,
O petit peuple à la grande âme.

Avec toi s'offrant au trépas,
A l'écrasement, au martyre,
Il dit les mots qu'il fallait dire,
Et la bête ne passa pas.

Et nous nous sommes mis en garde.
Nous avons eu tout notre temps.
Et voici, les flancs haletants,
La bête aux abois et hagarde.

Mais à l'heure, bientôt, demain,
De brandir le fer qui l'achève,
Nous n'oublierons point que, ce glaive,
C'est toi qui nous l'as mis en main;

Et nous en ferons une fête
A la gloire de ce beau jour,
Et nous te rendrons en amour
L'aumône que tu nous as faite.

En attendant, ô chère sœur,
Daigne accepter de notre France,
Pour tes enfants dans la souffrance,
Un peu de baume et de douceur.

Et vous, si votre sang tressaille
Du désir de crier ici
A nos frères Belges merci,
Achetez-la, cette médaille.

On y voit resplendir deux fronts
Où vit l'âme de la Belgique,
Puis, sous sa devise magique,
Les drapeaux par qui nous vaincrons.

Plus tard, instruits de notre histoire,
En retrouvant ce souvenir
Ils aimeront à le bénir,
Vos enfants, nés dans la victoire,

Et qui sauront qu'on fut vainqueur
Grâce au héros, grâce à la sainte
Incarnant ton peuple sans crainte,
Petite Belgique au grand cœur;

Et notre gratitude en fête
Ainsi te la rendra sans fin,
O Sauveur, Ange, Séraphin,
L'aumône que tu nous as faite.

Toi par qui, redevenus bleus,
Eux qu'enténébraient les désastres,
Nos cieux vont revoir tous leurs astres
Aux flamboiements miraculeux.

V

AU ROI DES BELGES

Écrit sur un album offert à S. M. le Roi des Belges, en 1915.

AU ROI DES BELGES

Grand Roi, héros simple et sublime
En qui ton peuple s'incarna
Pour nous préserver de l'abîme,
Vers ta face, aube sur la cime,
Le monde entier chante hosanna.

VI

SUR SON ÉPÉE

Une épée d'honneur, exécutée par le sculpteur Pierre Feitu, fut offerte, en Mars 1915, à S. M. le Roi des Belges. Ce distique est gravé sur la lame.

SUR SON ÉPÉE

Droite, sans tache, sans effroi,
J'ai pour âme ton âme, ô Roi!

VII

AUX LATINS

Poème dit par l'auteur, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, le 12 février 1915, au cours d'une cérémonie organisée par l'Union Latine.

AUX LATINS

Puisque nous remontons à nos sources lointaines,
Ce n'est pas assez, non, j'en jure par Athènes,
D'affirmer fièrement que nous sommes latins.
Nos vrais ancêtres sont de temps bien plus lointains;

Et puisque Rome aussi, l'impératrice altière,
Est fille de la Grâce et son humble héritière,
J'évoquerai d'abord, Hellade, ton grand nom,
J'en jure par Pallas, et par toi, Parthénon!

Oui, nos âmes d'hier sont des âmes latines.
C'est la louve romaine aux sévères tétines
Dont nous sentons encor le lait âpre et puissant
Vivre en nous, devenu notre chair, notre sang,
Notre cerveau mettant de l'ordre en ses pensées,
Notre effort à finir les œuvres commencées,
Et, pour notre raison comme pour notre cœur,
L'impérieux besoin que le Droit soit vainqueur.
Mais c'est à travers Rome, et venus de la Grèce,
Que nous avons l'amour, le culte, et l'allégresse

De marcher vers le Bien à la clarté du Beau.
C'est toi qui l'allumas, ô Grèce, ce flambeau
Semant d'éclairs en fleurs la longue route humaine.
Ta grâce le transmit à la vertu romaine.
Nous, Latins, maintenant, en sommes les porteurs.
Mais sa première flamme aux rayons rédempteurs,
Chassant l'ombre devant cette aube qui se lève,
C'est de ton poing dressé qu'en a jailli le glaive.

Glaive et flambeau, sublime accoucheur des esprits,
Qu'après Athènes Rome a tenu, puis Paris,
Athènes sur ta lame ayant laissé son charme,
Comme elle nous aimions en toi, bien plus que l'arme,
Le flambeau. Nous pensions qu'aux pires oppresseurs
Il suffisait d'offrir ta grâce et ses douceurs

Pour que la paix mit son baiser entre les races.
Nous avions oublié les appétits voraces
Des monstres qu'Héraklès a massacrés en vain,
Et qui sans cesse, autour de tout pays divin,
Rôdent, ressuscités, pour en faire leur proie.
O peuples tendres, vous en aviez trop de joie,
Du pays que depuis cinq mille ans enchanta
La mer bleue où naquit Kypris Aphrodita;
Vous en avez trop fait l'éloge qu'il mérite;
Et les voici, ceux-là que cet éloge irrite,
Les monstres reparus, eux qui n'oubliaient point;
Et c'est pourquoi ce soir il faut qu'à votre poing,
Latins trop confiants dont je brise le rêve,
Le flambeau radieux redevienne le glaive.

Oui, jeunes rejetons du vieux monde romain,
Peuples frères, jadis réunis sous sa main,
Et par qui sans arrêt la Méditerranée
De gloire et de splendeur fut toujours couronnée,
Chacun de vous ayant à son tour pris l'essor
Pour en accroître d'âge en âge le trésor,
Peuples qu'elle a bercés dans sa robe de moire,
De nouveau réunis pour fêter sa mémoire,
Défendez comme nous, puisqu'elle est en péril,
Celle à qui nous devons cet éternel Avril.
Car c'est d'elle, sans fin, que renaît notre vie,
Et c'est elle, toujours elle, qu'il nous envie,
Le Barbare au corps lourd mû par un esprit lent,
Le Barbare en troupeau de larves pullulant
Dans l'ombre froide, leur pâture coutumière,
Tandis que nous buvons, nous, un vin de lumière,

A la fois frais et chaud, transparent et vermeil,
Où nous trempons le pain du blé fait de soleil!

Ah! ce pain et ce vin, qu'en sa haine tenace
Le suprême sursaut du Barbare menace,
Certes, il faut les défendre avec nous contre lui.
Mais c'est de plus encor qu'il s'agit aujourd'hui.
Tout ce qu'a peu à peu conquis sur la Nature
L'antique Humanité luttant pour la future,
Tout ce qu'a fait fleurir de pur, d'harmonieux,
De vrai, de bien, de beau, sa marche vers le mieux,
Tout ce qui nous donnait l'empire heureux du monde,
Voilà ce qu'à présent hait le Barbare immonde.
Les Edens retrouvés dont nous touchions le seuil,
Voilà d'où veulent nous exiler son orgueil,

Sa fureur exaltant la Force, seule auguste,
Ses atroces forfaits niant le Droit, le Juste,
Et son dieu qu'il proclame être le dieu du Mal,
Ce faux Surhomme qui retourne à l'animal.
Le rêve monstrueux qu'entretient sa folie,
C'est que toute pitié crève, et soit abolie,
Avec la loyauté, l'honneur, la bonne foi,
Que la loi du plus fort reste l'unique loi,
Que la fourbe, le vol, le viol, le massacre,
L'incendie, érigés en tyrans que l'on sacre,
Les vaincus devant eux se traînent à genoux,
Et que ces vaincus-là, ce soit vous, ce soit nous,
Tous les peuples rendus aux ténèbres premières
Des cœurs sans idéal et des yeux sans lumières,
Et que le genre humain prenne enfin son parti
De rentrer au chaos dont il était sorti!

Mais non, non! Effaré, le genre humain renâcle,
Rien qu'à flairer de loin cet infâme miracle
Plus affreux que celui des pourceaux chez Circé!
Non, nous te vomissons, va-t'en, hideux passé
Dont hurleraient de honte en secouant leurs grilles
Les derniers survivants de nos derniers gorilles!
Un tel triomphe aux plus abjects des vieux instincts
Vous tuerait d'horreur, vous surtout, vous, les Latins,
Vous, petits-fils et fils de la Grèce et de Rome,
Vous en qui l'homme a pris conscience d'être homme,
Peuples du Droit, du Bien, des Arts, de la Beauté,
Dont les dieux sont Phoibos-Apollôn, la clarté,
Pallas, tout le cerveau, Kypris, toute la grâce;
Jamais vous ne pourriez avoir l'âme assez basse
Pour renier ces dieux, gloire du rêve humain;
Et tous ensemble donc, tous la main dans la main,

Nous allons, par un cri d'amour qui les acclame,
Faire communier nos âmes et leur âme,
Défendre de la mort leur immortalité,
Et brandir à nouveau, d'un grand geste irrité,
Le flambeau des aïeux redevenu le glaive,
Le glaive étincelant en aube qui se lève,
Le glaive du combat vengeur et justicier
Dont seul le sang du monstre ensanglante l'acier,
Le glaive saint et pur au poing des victimaires,
Le glaive épouvantable et détesté des mères,
Mais pas quand il abat des oppresseurs haïs,
Pas quand son rouge éclair délivre le pays,
Pas quand sa pointe au cœur du Barbare est plantée,
J'en jure par les Thermopyles, par Platée,
Et par l'écrasement du Perse et du Teuton,
Et par toi, Salamine, et par toi, Marathon!

VIII

SALUT À LA SERBIE

Poème dit par l'auteur, le 27 Janvier 1916, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, en l'honneur de la Serbie, envahie pour la deuxième fois.

SALUT À LA SERBIE

Salut, Serbie!... Hélas! c'est d'une voix amère,
Le cœur gros des mots vains qui n'en peuvent sortir,
Que je viens à ta croix, pauvre peuple martyr,
T'apporter le salut de la France ma mère.

Hélas! a-t-elle usé pour toi tout son crédit?
Je n'ose la juger. C'est ma mère. Pardonne!
A tous, partout, et sans compter, elle se donne;
Le monde entier est là pour le dire, et le dit;

Et cependant, tandis que tu criais vers elle,
Ton cri désespéré restant inentendu,
Tu peux croire qu'à ta défense elle aurait dû
Se hâter avec plus d'élan et plus de zèle.

Serbie, oh! ne dis pas cela, que tu le crois!
Tu sais bien qu'elle fut, pour toi plus que pour d'autres,
Le guerrier des guerriers, l'apôtre des apôtres,
Et le cœur, et le bras, soutiens de tous les droits.

Tu sais bien qu'à son poing toujours fleurit le glaive
Vengeur des opprimés, punisseur des tyrans,
Le glaive de justice aux éclats fulgurants
Et dont la pointe est comme une aube qui se lève.

Tu sais bien qu'aux vaincus et qu'aux déshérités
Cette aube fut toujours celle de l'espérance,
Et qu'elle est la semeuse éternelle, ma France,
Du blé pur où mûrit le pain des libertés.

Et tu sais bien enfin qu'elle fut la première,
Quand l'orage autour de ton front s'amoncela,
La première à crier dans le ciel halte-là,
Et, contre la ténèbre, à brandir sa lumière

Mais tu sais bien aussi que, juste à ce moment,
Elle-même, sous des météores d'éclipse,
Assaillie, et par quel monstre d'Apocalypse,
Elle eut à s'en défendre, et seule absolument.

Oui, toute seule! Car ses amis, pas plus qu'elle,
N'étaient prêts, contre cette attaque en trahison;
Et la France eut soudain, dans sa propre maison,
Pillant, brûlant, tuant, Bonnot et sa séquelle.

Ils avaient violé la Belgique sa sœur;
La Russie était loin; l'Angleterre sans hommes :
Les neutres ne parlaient que pour dire : « Nous sommes
.... Muets. » Et leur silence approuvait l'agresseur,

Et la France avait beau, pied à pied, tenir tête
Aux bandits dont le nombre allait croissant toujours,
Elle connut alors les lamentables jours
Où le monde avait l'air de croire à sa défaite.

La Belgique écrasée; elle, meurtrie, en sang,
Obligée au recul presque jusqu'à l'enceinte
De son Paris, de son cœur, de la cité sainte,
Elle se devait toute au flux l'envahissant

Elle l'arrêta net, d'un coup de son génie,
Certes! Ses alliés eurent aussi leur tour!
Mais pendant tout ce temps, ton sinistre vautour,
O peuple serbe, usait ton corps en agonie ;

Et l'aigle noir venant s'y joindre, et les corbeaux,
Turcs, Bulgares, gésiers affamés, becs voraces,
Ta race de héros, sous les immondes races
Qui te déchiquetaient, s'en allait par lambeaux.

Et comme il t'arrivait enfin, retardataire,
(Non, non, pas tout à fait de notre faute, oh! non,
Ne le dis pas, Serbie au grand cœur, au grand nom!)
Le secours qu'implorait ton héroïque terre,

Le secours qu'elle avait si noblement gagné,
Le secours que nous lui devions plus prompt sans doute,
O peuple serbe, tu la quittais, toute, toute,
Pauvre peuple appauvri par tant de sang saigné!

Les quelques survivants de ta lutte farouche,
Soldats encor tout prêts à se battre, et tes vieux,
Tes femmes, tes enfants, des larmes plein les yeux,
Étouffant sous leurs poings les sanglots dans leur bouche,

Et ton roi Pierre, tel le Lear shakespearien,
Ombre percluse et morne errant en houppelande,
La barbe éparse sous les vents froids de la lande
Tous sans guide, et sans gîte, et sans pain, et sans rien,

Tous, tous, vous la quittiez, votre terre chérie,
Vous disant que ses deuils ne seraient point vengés,
Et qu'à vos derniers jours sur des sols étrangers
Il ne sourirait plus, le ciel de la patrie!

O départ pour l'exil, de tous les maux humains
Le plus atroce, ô mal que jamais on n'oublie!
Tu l'as bu, peuple serbe, et bu jusqu'à la lie,
Dans le calice noir des plus affreux chemins!

Ils en triomphaient, sûrs que, soûle de souffrance,
Cette fois la Serbie épuisée en mourait.
Toi, mourir! Ils en ont menti. Le voici prêt,
Pour la victoire, enfin, le glaive de la France!

Regarde-le, Serbie! Il s'érige à son poing.
Droit, et haut, et terrible, il menace, il flamboie,
Il effare le vol fou des oiseaux de proie,
Tourbillonnant autour de toi qui ne meurs point.

O Serbie, ô petit pays à l'âme immense,
Tes lâches assassins sans pitié ni remords
Dansaient sur ton trépas, fait de milliers de morts...
Debout, tes morts! Leur vie immortelle commence.

Tu les honoreras demain chez toi, chez eux,
Dans tes vieilles cités qui te seront rendues,
Belles de toutes les splendeurs qui leur sont dues,
Sous ton ciel retrouvé, sur le sol des aïeux.

Et tu seras toi-même et par eux honorée,
Pour avoir, indomptable et fière jusqu'au bout,
Et jusque par delà, su demeurer debout,
Toi qui vivais encor, dans ta tombe murée.

Avec toi, renaissante, ils ressusciteront,
O Serbie agrandie en un peuple plus ample,
A tous les autres, grands, petits, servant d'exemple,
Peuple devenu saint, ton auréole au front,

Pays miraculeux, race vraiment élue,
Dont la vie a jailli du fond de ton cercueil,
Et dont l'apothéose a ce sublime orgueil
Que c'est toute l'Humanité qui la salue!

IX

À L'ITALIE

Poème demandé et publié par la Scena illustrata *de Milan, en novembre* 1916.

À L'ITALIE

Fils de la Méditerranée
Où Kypris Aphrodite est née,
Nous dont les rêves radieux
Ont formulé les lois du monde,

Sauvons-les du Barbare immonde !
Nous avons avec nous nos dieux.

En vain, sous un ciel de rafale,
La Bête ouvre, catastrophale,
Sa gueule d'ombre aux crocs d'acier :
Rien n'éteint l'aube qui se lève
A la pointe de notre glaive,
Arme d'Apollon justicier.

Oui, c'est lui qui la tient, brandie,
L'arme auguste, et s'il l'incendie
De son soleil éblouissant,
C'est contre tes rages funèbres,

O vomisseuse de ténèbres,
Et ce glaive a soif de ton sang.

Son éclair déjà te poignarde,
O Bête, et c'est jusqu'à la garde
Qu'en ta gorge il sera planté,
Pour que l'Humanité reprenne
Sa marche ascendante et sereine
Vers le bonheur, dans la clarté.

X

A LA ROUMANIE

Poème dit par l'auteur, le 8 Juillet 1917, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, au cours d'une cérémonie en l'honneur de la Roumanie entrée en guerre.

A LA ROUMANIE

Comment ne pas t'aimer chez nous, ô Roumanie?
Rien que ton nom nous fait, vers Rome et son génie,
Tourner les yeux, vibrer le cœur et le cerveau.
Reste du monde ancien dans le monde nouveau,

Tu nous évoquerais, ne fût-ce qu'à toi seule,
Par son nom vénéré, notre commune aïeule,
Rome, dont l'héritage a mis en notre main
Ce sceptre, d'être les soldats du genre humain !
Non pour régner, mais pour vouloir, en équilibre,
Tous les peuples heureux, chaque peuple étant libre.

L'eussions-nous oublié, ce devoir souriant,
L'essence de ton âme, ô rose d'Orient,
Que Rome un jour greffa sur une âpre églantine,
Nous y ramènerait par son odeur latine.
Ah ! ce parfum qui flotte entre nous, quel lien !
De ton parler, où souffle un air virgilien,
De tes paysans bruns aux voix en cantilènes,
De tes filles, le front haut sous une urne pleine

Il monte; il est vivant dans ton sang, dans ta chair.
Or, ce parfum, combien il nous est doux et cher!
Car notre âme française, elle aussi, le distille;
Tant, qu'à l'être exhalant sa caresse subtile
Nous crions dès l'abord, les bras ouverts tout grands :
« Mais il est de chez nous! C'est un de nos parents! »

Voilà pourquoi toujours la France t'a chérie,
O Roumanie, ô sœur, ô seconde patrie
Dont tous les cœurs naguère, au vent de ma chanson
Chantant notre idéal, chantaient à l'unisson!
Quel idéal? Celui de l'aïeule commune,
Celui qui fait que nos deux âmes n'en sont qu'une,
Fondue à cette joie enfin de nous revoir,
Et de nous retrouver dans le même devoir.

Gloire à l'aïeule ! Gloire à son vœu ! Gloire à celle
Dont le rêve a pour but la paix universelle !
La tâche est dure ; mais on ira jusqu'au bout ;
Voilà trois ans qu'on est devant, toujours debout ;
Mais l'Eden luit par les trous faits à son enceinte.
Viens l'achever à nos côtés, la tâche sainte.
Elle est digne de nous, de toi. Viens, notre sœur,
Prendre ta part de sa splendeur, de sa douceur.
Avec ton roi vaillant, avec ta belle reine,
Ayant souffert déjà tous les maux qu'elle entraîne,
Vous en serez plus grands et plus aimés encor.
De ton nid ravagé jaillira ton essor
Final pour accomplir ta destinée entière.
O Roumanie, il en a fait un cimetière,
De ton sol, l'affreux tigre au groin de vil pourceau ;
Ce cimetière-là sera ton vrai berceau.

C'est ici, vers le plein pouvoir de tout ton être,
Que tu vas sur ta tige orgueilleuse renaître,
Rose latine au fin parfum, au pur carmin,
Greffée en Orient par le baiser romain
Afin que l'âme des vertus occidentales
Y fleurisse à jamais dans tes ardents pétales.
Ne regrette donc pas d'avoir souffert aussi.
L'épanouissement qui t'est dû, le voici !

O Roumanie, ô toi dont la langue répète
Et rappelle, mieux que la nôtre, la trompette
Dont Rome, élargissant le vieux monde à l'étroit,
Promulguait ses décrets, verbe sacré du droit;
Va, l'aurore est certaine où sonnera ton heure,
Et ta part du futur triomphe est la meilleure.

La grande aïeule est juste, et dictera comment
Il faut récompenser ton si long dévouement
A ne jamais trahir ses consignes lointaines.
Souvenons-nous! Quand Rome eut pris, après Athènes,
Le soin d'entretenir le phare au clair flambeau
Dont les trois flammes sont le Vrai, le Bien, le Beau,
Trajan t'a, vers le nord, postée en sentinelle
D'avant-garde, à guetter la menace éternelle
Des Barbares, dont les flots noirs et pullulants
S'efforcent de noyer le phare aux éclairs blancs.
Et, quand s'enflait le flux de leur marée immonde,
O fille de Trajan, sur le seuil du vieux monde,
Ton cri, même jeté sans échos dans ton coin,
Ton cri latin disait : « Vous n'irez pas plus loin! »
C'est lui qui parle encor, toujours. Oui, ta voix râle,
Ton sang coule, ton cœur tourne, ta face est pâle:

Les Barbares ont cru, dans un moment vainqueur,
Briser ta voix, tarir ton sang, vider ton cœur,
Et l'assouvir enfin, leur menace éternelle.
Mais non ! Le poste où tu veillais en sentinelle,
A demi morte, tu ne l'as point déserté.
Le phare, dont le monde attend sa liberté,
Va l'éblouir de ses éclairs semant la vie ;
Et l'Humanité, toute, équitable, ravie,
Parmi cette splendeur, parmi cette douceur,
Couronnera ton front, puisque c'est, chère sœur,
Sous ton vieil étendard que Rome et son génie
Auront eu leur dernier triomphe, ô Roumanie !

XI

LE BAISER DES DRAPEAUX

Poème dit par l'auteur, le 15 Avril 1917, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, au cours d'une cérémonie franco-américaine qui se termina par l'accolade des drapeaux représentant la France et les États-Unis.

LE BAISER DES DRAPEAUX

Drapeaux, vous voici donc prêts à fraterniser!
Oui, l'on va vous unir tous deux dans un baiser
Où l'un et l'autre enfin vous vous rendrez hommage,
Et qui sera l'auguste et la vivante image.

Faisant pleurer nos yeux et palpiter vos plis,
De la fraternité dont nos cœurs sont remplis.

Mais, avant cet éclair d'émotion profonde,
Disons ce qui l'a fait jaillir, et ce qu'il fonde;
Disons, à l'ennemi de tout le genre humain,
Ce qu'ils étaient hier, ce qu'ils seront demain,
Ces deux drapeaux, qui par son orgueil tyrannique,
Deviennent désormais une bannière unique,

Toi, drapeau des États-Unis, ciel étoilé,
Jamais ton jeune et pur éclat ne fut voilé
D'aucun nuage affreux où l'Humanité crie
Dans l'esclavage, sous le viol, la tuerie

Des femmes, des enfants, des vieillards, par les airs
Incendiés, aux champs transformés en déserts,
Et sous ce tas d'horreurs où se soûlait naguère
L'ogresse au groin de porc, la Guerre pour la guerre,
Celle que fait encor l'Allemagne aujourd'hui.
Non! Toi, vierge drapeau, jamais tu n'avais lui,
De tes étoiles, dont le scintillement vibre,
Que pour donner à tes soldats un pays libre.
Puis, tu nous paraissais d'autant plus fier et beau,
Que notre La Fayette et notre Rochambeau,
Dans l'aurore où chantait au ciel ta délivrance,
Avaient mis une rose ardente en sang de France.

Aussi te gardions-nous, drapeau, tous nos respects,
Même dans ton amour si têtu de la paix,

Aux immobilités sans doute nécessaires,
Mais dont s'exaspéraient nos deuils et nos misères.
Nous n'étions pas ingrats envers tes citoyens
Qui, prodiguant pour nous leur tendresse et leurs biens,
Nous prouvaient que toujours ils demeuraient nos frères.
N'importe! Soyons francs!... Peut-être téméraires,
Nos cœurs demandaient plus, dans leur rêve attristé.
Drapeau de la Justice et de la Liberté,
C'est de toi qu'ils voulaient ce plus.... Oh! peu de chose!
Un geste de ta hampe approuvant notre cause!
Un claquement faisant signe vers l'horizon
Que nous seuls, les martyrs du droit, avions raison;
Et que ça, plus longtemps tu ne pouvais le taire;
Et que tu te devais de le dire à la Terre,
Enfin ce que tu dis, là, puisque t'y voici,
O drapeau qu'il fallait près du nôtre!... Merci.

Oh! toi, le nôtre!... Toi!... Par quels mots, ô chère âme,
Exprimer l'idéal qu'en toi le monde acclame,
Le monde entier, pour qui, depuis plus de mille ans,
L'ouragan des combats tord tes lambeaux sanglants!
Drapeau tout à la fois et de notre patrie,
Et de l'Humanité contre la Barbarie,
N'est-ce pas vers l'azur, ô drapeau sans remords,
Qu'avec tous nos vivants tu guidas tous nos morts?
Oui, oui, le monde entier le sait et le répète,
Et comme s'il l'avait appris par la trompette
D'un Archange sonnant au Jugement dernier.
Oyez l'humble Évangile éclos dans un charnier,
Et dont ces deux drapeaux, enfin mis en présence,
Vont par leur union consacrer la naissance.
Debout, les morts! Ce cri, parmi leurs plis mouvants,
Dira comment les morts font vivre les vivants.

Quand le héros français, du fond de la tranchée
Où gisait dans le sang son escouade fauchée,
Comme un ordre suprême aux suprêmes efforts
Lui jeta ce sublime appel « Debout, les morts! »
Certes, il avait l'espoir, en sa foi presque folle,
De retenir par l'aile une âme qui s'envole
Et de la voir rentrer dans son corps pour l'offrir,
Une seconde fois, à l'honneur de mourir;
Mais pouvait-il prévoir, dans ce geste superbe,
L'essor miraculeux qu'allait prendre son verbe?
Debout, les morts! Il crie, et les mots éclatants
Vont et sonnent soudain, partout en même temps,
A travers la durée, à travers l'étendue,
Leur diane d'éveil, fulgurante, entendue
Par tous nos héros morts dans leur gloire dormant,
Et qui surgissent tous à ce commandement.

Debout, les morts! Debout, notre histoire vivante!
Et voici ceux par qui tu connus l'épouvante
Pour la première fois, kaiser des anciens Huns,
Attila; ceux par qui les Sarrazins défunts
Ont engraissé la chair des plaines poitevines;
Ceux de Philippe Auguste, arrêtant à Bouvines,
Grâce aux Poilus de nos Communes, les Germains;
Ceux qui depuis toujours ont barré nos chemins,
Solidement, avec leurs poitrines pour barres,
A l'envahissement immonde des Barbares!
Debout, les morts! Et te voici, toi que chez nous,
Les fils de tes bourreaux invoquent à genoux
Aujourd'hui, Jeanne d'Arc, Jeanne notre Pucelle,
Notre-Dame de la patrie universelle!
Debout, les morts! Et vous voici parmi nos rangs,
Seigneurs et gens de pied, les petits et les grands,

Enfants du même sol, cœurs de la même roche,
Bayard le chevalier sans peur et sans reproche,
Crillon, Condé, Turenne, et les héros sans nom
Qui mirent les premiers baïonnette au canon!
Debout, les morts! Et pas un seul qui ne réponde
« Présent! » à ce sublime appel dans l'autre monde!
Pas un qui ne soit là, prêt à mourir encor!
Tous, ils y sont, depuis Roland sonnant du cor,
Jusqu'à ceux de Valmy, ceux de la *Marseillaise*,
Par qui quatre-vingt-douze absout quatre-vingt-treize;
Depuis les paladins sur leurs hauts palefrois,
Jusqu'aux grognards dont les bonnets à poils tout droits
Se hérissaient, sans s'incliner, sous les mitrailles;
Car ils savaient à quoi serviraient leurs batailles,
Les vainqueurs d'Austerlitz, étranges laboureurs,
Par qui Napoléon, César des Empereurs,

Faisant Paris plus grand que vous, Athènes, Rome,
Sur le monde ébloui semait les *Droits de l'Homme !*
Debout, les morts! Ceux de la Marne, et de Verdun,
Et de l'Yser! Tous! Tous! Il n'en manque pas un!
Debout, les morts! Debout ceux dont l'âme, toi, France,
Maintiendra jusqu'au bout, sans faillir, l'espérance,
La foi, la certitude, en qui le monde croit,
De réduire à néant la Force par le Droit,
Et la Ténèbre par la Lumière, et n'importe
A quel prix, et d'ouvrir toute grande ta porte,
O Paradis futur, où pourra l'Homme enfin
Manger en liberté la paix dont il a faim!

Et maintenant, drapeaux, que votre essor s'envole!
Deux symboles en vous ne sont plus qu'un symbole,

Clair à tous les cerveaux, même les plus épais;
Puisque vous faites, vous, la guerre pour la Paix,
Puisque vous êtes, vous, le Droit qui communie
Avec la Force, et puisqu'enfin, juste, bénie,
Joyeuse, cette Paix à tous doit s'imposer.
O vous, dont elle va fleurir dans un baiser
Rendant la vie et l'âme au vieux monde malade,
Drapeaux du nouveau ciel, donnez-vous l'accolade!

XII

POUR NOS POILUS

Poème demandé, et publié le 29 *Août* 1917, *par le* Bulletin des Armées de la République.

POUR NOS POILUS

O soldats, créateurs de l'Aube qui va naître,
Le chant que l'on vous doit, où prendra-t-il son être?
Quel miracle dira le vôtre, en vérité?
Pour l'hosanna par tant de gloire mérité

Et qui dans tous les cœurs enfle vers vous son onde,
Quelle voix est assez éclatante et profonde?
Qui donc l'entonnera, cet hymne à votre nom,
Dont chaque mot serait comme un coup de canon?
Les poètes de tous les temps, toute la terre,
Les plus hauts, les plus grands, ici n'ont qu'à se taire.
Le seul devoir, pour eux aussi bien que pour nous,
C'est, devant vous, soldats, de tomber à genoux,
Gueux en prière, dont les voix humbles et basses
Marmonnent dans les pleurs des actions de grâces.
Car leurs héros, qu'ils soient de naguère ou jadis,
Et même ceux qu'ils ont rêvés, les Amadis,
Les Roland, les Achille, et même ceux encore
Que la réalité de leurs exploits décore,
Les rendant plus héros que les héros rêvés,
Même ceux-là, par qui, vivants, furent sauvés

Les peuples du *Pæan* et de la *Marseillaise*
Aux jours de Salamine ou de Quatre-vingt-treize,
Même cet éternel honneur du genre humain,
Ceux-là, ne seront plus que fantômes demain
Au prix de vous, soldats de la guerre nouvelle
Où la suprême foi du monde se révèle.
Car vous, ô nos héros, vous vous battez comme eux,
Mieux presque, dépassant leurs traits les plus fameux,
Les plus sublimes, dans la fougue ou l'endurance;
Et non pour un pays seulement, notre France,
Mais pour l'humanité tout entière, qui croit,
Avec vous, désormais, au triomphe du Droit,
A l'abolition enfin des tyrannies,
A la fraternité des nations unies
Dans l'attente de leur paradis ici-bas
Quand sera morte celle au baiser de Judas.

Car c'est contre elle et ses monstrueuses alarmes,
Soldats de mon pays, que vous êtes en armes;
C'est pour rendre à tous les pays leurs libertés
Qu'en défendant la vôtre, ô preux, vous vous battez;
Et c'est votre drapeau qui lui sert de bannière,
A la Croisade qui doit être la dernière,
Avant que nous brisions la porte en diamant
Du Saint-Sépulcre où gît la Belle-au-Bois-dormant
Que vous seuls aurez su rappeler à la vie,
La Paix, la douce Paix, souriante, ravie,
Juste, sainte, et cela pour toujours, pour toujours!
La voilà, votre gloire, ô soldats de nos jours,
Plus grands que les héros passés, les dieux eux-mêmes,
Oui, ceux de tous les temps et de tous les poèmes,
Puisqu'ils n'avaient pu vaincre, eux, que leurs ennemis,
Fût-ce Héraclès, dompteur des vieux monstres soumis,

Fût-ce Napoléon, l'Héraclès militaire;
Tandis que vous, soldats, vous aurez mis par terre
Le monstre universel, à jamais renaissant
De ses propres fureurs que soûlait notre sang,
L'éternelle Ennemie, ayant fait son domaine
De notre pauvre terre aux prés de chair humaine
Qu'elle broutait, broutait, et broutait jusqu'au ras.
Hardi, donc, nos poilus! Voici qu'entre vos bras
La Bête rouge étouffe et qu'à son mufle pâle
Monte un rugissement qui déjà semble un râle.
Courage! Et sur vos fronts vont fleurir des lauriers
Plus splendides que ceux des plus fameux guerriers,
Vous dont le pur renom rendra le leur vulgaire;
Car ce que vous aurez tué, vous, c'est la Guerre!

XIII

LE MIRACLE DE LA MARNE

Poème dit par l'auteur, le 12 Septembre 1917, sur la scène de la Comédie-Française, pour le troisième anniversaire de la Victoire de la Marne.

LE MIRACLE DE LA MARNE

Eh! bien oui, ce fut un miracle, en vérité!
Le poilu qui l'a fait ne s'en est pas vanté.
Anonyme artisan de l'immense victoire,
Il ne se doutait pas lui-même que l'Histoire

Devait enregistrer sous ce nom fulgurant
L'hommage qu'aujourd'hui le monde entier lui rend.
Il ne se savait point un héros de légende.
Il en est un pourtant, certes, et de la plus grande
Qu'ait pu voir resplendir jamais l'Humanité.
Poilu, puisqu'elle dit que tu l'as mérité,
Ce pavois où te met sa main reconnaissante,
Accepte, et que ton humble héroïsme y consente,
A savoir qu'il y eut un miracle, en effet,
Et que c'est toi, soldat de France, qui l'as fait.
A pleine âme en extase, à plein cœur qui s'enivre,
Ces moments immortels, sois fier de les revivre.
Rappelle-toi d'abord les désastres premiers,
Les reculs dont tes pas n'étaient point coutumiers.
Quant tu pliais, rompais, malgré tes pleurs de rage,
Sous l'ouragan de fer qui fauchait ton courage,

Quand l'attaque brusquée enflait ses rangs en bloc
Contre les tiens, mal prêts à subir un tel choc
Dont quarante-quatre ans d'efforts et de traîtrise
Avaient organisé l'infernale maîtrise.
Rappelle-toi comment, dans ton propre pays,
Sur ton sol dévasté, par tes champs envahis,
Tu connus, tout un mois, les affres de ce doute :
« Si la retraite allait se changer en déroute! »
Rappelle-toi l'orgueil triomphal de leurs cris
Hurlant que la curée était proche, à Paris.
Mais, oh! rappelle-toi surtout, soldat de France,
L'heure mystérieuse, aurore d'espérance,
Où dans ton ciel d'horreur, de ténèbre et d'enfer,
Ce mot d'ordre soudain flamba comme un éclair :
« Halte! » Et c'est le recul, cette fois, qui s'arrête,
Non plus pour retarder et couvrir la retraite,

Mais pour reprendre enfin contre le faux vainqueur
L'offensive, ce pain et ce vin de ton cœur.
Rappelle-toi, ce pain, s'il repaît ta fringale!
Ce vin, rappelle-toi si ta soif s'en régale!
Tant, qu'en huit jours, pas plus, sur les faux conquérants
S'écroule leur labeur de quarante-quatre ans!
Ah! le monde eut-il tort, de voir dans ce prodige
Un miracle? Mais non, non! C'en est un, te dis-je,
Et le nommer ainsi, c'est ta gloire et ton droit.
Tu dois y croire enfin, puisque le Monde y croit.
Tu ne t'expliques point comment tu l'as pu faire?
Qu'importe? L'expliquer, ce n'est pas ton affaire,
Ni celle de quiconque entre les plus malins.
Quand un miracle éclate, on en a les yeux pleins;
Mais il n'a pas de lois desquelles on raisonne.
Donc, les causes du tien, qui les connaît? Personne.

Ce qu'on en peut rêver, réduit au verbe humain,
C'est qu'on l'a vu fleurir de ton sang, par ta main,
Et que ton sang roulait les milliards de gouttes
Du sang où tes aïeux revivaient, toutes, toutes,
Et de celui par qui vivront tes descendants,
Et que toutes, en flots tumultueux, ardents,
Invincibles, criaient au profond de ton âme :
« Je suis la France. On veut me tuer. Je réclame.
« Je ne suis pas au bout de mon sublime essor.
« J'ai des choses à dire, à faire, encor, encor!
« Face en avant, mes gars! Hardi! Qu'on me délivre!
« Fût-ce par votre mort, j'ai le devoir de vivre,
« Pour que le Monde arrive au but qu'il aperçoit.
« Fût-ce par un miracle, il faut que cela soit. »
Et si folle que pût paraître sa chimère,
Puisqu'ainsi le voulait la France, notre mère,

Cela fut, et c'est bien un miracle, en effet,
Et c'est toi, son enfant, toi, poilu, qui l'as fait,
Toi, sous l'humble surnom populaire où s'incarne
Tout le mystère du Miracle de la Marne.

POUR LES VICTIMES DES GOTHAS

Poème dit par l'auteur, au Trocadéro, le 10 Février 1918, après la Messe funèbre de Berlioz, que venait de conduire Charpentier avec un orchestre de 300 musiciens.

POUR LES VICTIMES DES GOTHAS

Merci, musicien français, voix du génie,
Berlioz, qui dans cet océan d'harmonie
Viens de rouler nos cœurs au fracas de tes flots!
Quel poème, fût-il écrit tout en sanglots,
Traduirait comme toi, nous prenant aux entrailles,
Paris en deuil devant de telles funérailles?

Quels mots pourraient valoir l'ouragan de tes sons
Pour exprimer le cri d'horreur et les frissons
Dont nous sommes encor secoués jusqu'aux moelles
Contre ces crimes qui, du pays des étoiles,
S'acharnaient sur Paris visé traîtreusement
Comme si tout l'enfer planait au firmament?
Quel verbe enfin, après la diane de cuivre
Que tu sonnes pour ceux qui sont prêts à revivre
Dans l'éternel repos du divin flamboiement
Quand ils ont pu mourir joyeux et saintement,
Quel verbe exalterait nos défunts lamentables,
Obscur troupeau jeté dans tes noires étables,
O Mort, et qui, hagard, fou, l'âme hors de soi,
Y tomba sans savoir ni comment ni pourquoi?
Heureux qui lutte encor sous le sort qui l'écrase!
Son martyre, qu'il sent, lui devient une extase.

Mais ceux-ci, mais les pauvres morts que nous pleurons,
Quelle nuit dans leurs yeux, quel vide sous leurs fronts.
Quand tout leur sang coula par mainte brusque entaille
Qui les assassinait si loin de la bataille!
Car, eux, que nul n'avait à craindre, ils n'étaient point
Des soldats glorieux et frappés l'arme au poing,
Des héros s'exposant aux coups qu'ils pouvaient rendre,
Mais des gens sans défense, et qu'on venait surprendre
Dans leur sommeil, des vieux, des femmes, des petits,
Des malades, au creux de leur couche blottis,
Et jusqu'à des blessés, jusqu'à leurs infirmières....
Et voici que soudain, aux sinistres lumières
De l'incendie, au choc des engins explosant,
Dans des remous de fer, de feu, de gaz, de sang,
Ils sont happés, tordus, déchiquetés!.... O rage!
Les mots défaillent pour le dire, votre ouvrage,

Immondes ouvriers, vainqueurs dans ce duel
Dont le coup de Jarnac déshonore le ciel!
Mais non, non! Ce n'est pas une victoire, certe.
N'en cueillez point la palme. Elle est rouge, et non verte.
L'histoire ne saurait en fleurir votre écu.
Il en est souillé. Nous, oui, nous avons vaincu!
Le nom d'une victoire, une vraie, il s'incarne
Dans la Somme, l'Yser, Ypres, Verdun, la Marne;
Et Paris bombardé d'un crime aérien,
Auprès de ces noms-là compte pour moins que rien.

Le verbe ici reprend ses droits. Qu'il en profite!
Qu'il dise à haute voix combien fut déconfite
L'espérance qu'avaient ces meurtriers hideux,
Et combien, bombardé, Paris se moque d'eux!

Qu'il le dise, en hommage à ces tristes victimes,
Et qu'avec notre horreur aux frissons légitimes
Il dise notre haine et notre fier mépris
Des brutes qui voulaient terroriser Paris!

Car le voilà, le but de leur scélératesse :
Faire peur à Paris! Mais qui l'a fait? Quand est-ce?
Pas plus eux que personne, et pas même Attila.
La bergère qui sut l'arrêter, celui-là,
Et dont l'humble houlette effeuilla sa couronne,
Paris n'a pas cessé de l'avoir pour patronne;
Et l'Attila nouveau qui nous brave aujourd'hui
Peut voir qu'elle est toujours debout, là, devant lui.
Son sourire, Paris en a fait son emblême.
Elle le symbolise. Elle est un peu lui-même.

Ce Paris que souvent le monde a méconnu,
Mais qui se connaît bien, lui, le vieil ingénu.
Elle pleure ses morts, certes, notre bergère;
Elle souffre, le cœur lourd; mais sa voix légère
N'a pas un tremblement, kaiser, écoute-la,
Pour te parler ainsi qu'à l'autre elle parla.
Son sourire est un rais de soleil dans des larmes,
Et la plus invincible encore de ses armes.
Aussi, même devant ces monstrueux trépas,
Elle sourit en te disant : « Passeras pas! »
Ah! ce sourire seul, et rien qu'avec le geste
Qu'il souligne, ô Paris, tu le comprends de reste,
Et mieux qu'un cri de haine, il calme ta rancœur
Contre l'affreux bourreau qui se crut ton vainqueur,
Aux yeux du monde entier il affirme et proclame
Qu'en mutilant ton corps on n'atteint pas ton âme,

Qu'elle reste sereine au plus fort des dangers,
Et que nos morts, nos pauvres morts seront vengés,
Qu'ils auront pour revanche et pour gloire et pour fête
L'heure où la Barbarie, au vent de la défaite,
Sous le poids de tous ses attentats expiés,
S'écroulera devant ton autel, à tes pieds,
O grand Paris, toujours digne de ta patronne,
Toi que l'humanité tout entière environne
De ses respects, de ses tendresses, de son cœur.
Toi qui te dois, et qui lui dois, d'être vainqueur,
Afin qu'après la guerre infâme elle l'achève
Son long pèlerinage et vers son dernier rêve,
Le beau rêve de paix entre tous les humains,
Et qu'elle y trouve encore au tournant des chemins
Comme le seul flambeau qui vraiment les éclaire,
Ton sourire, ô Paris, pour étoile polaire!

XV

L'ÂME DE ROME

Poème écrit le 14 Février 1918, pour être dit au Capitole de Rome par Mademoiselle Madeleine Roch, et qui fut dit aussi à Paris, par l'auteur, devant l'ambassadeur d'Italie.

L'ÂME DE ROME

Je suis l'âme de Rome et je suis immortelle!

Si je devais mourir, quand arriverait-elle,
Celle qui va, depuis des mille et des mille ans,
Sous un ciel ténébreux, par des chemins croulants,

Tantôt à l'assaut fou d'inaccessibles cimes,
Tantôt en s'enlisant dans la glu des abîmes,
Et sans pouvoir, au bout de tant d'efforts maudits,
Trouver enfin le seuil rêvé d'un paradis
Qui fuit toujours devant son long pèlerinage?

Et pourtant, celle-là qui va, le front en nage,
Les yeux en pleurs, les bras en croix, les pieds en sang,
Et qui fait, du calvaire à jamais renaissant,
Des espoirs avortés tous en désespérances,
De cette âpre agonie aux éternelles transes,
Le pain quotidien où se nourrit sa foi,
Celle-là, merveilleuse Humanité, c'est toi!
Car la Terre au grand cœur, ta mère qui t'enfante
Sans relâche, a besoin de te voir triomphante

Pour l'être enfin, tout son amour comblant tes vœux,
Le paradis promis que sur elle tu veux.
Elle t'a dit que tu l'aurais, puisqu'elle t'aime.
Et tu vas, et tu vas, tu t'obstines quand même,
Malgré tout, contre tout, dans ton rêve éperdu
De le trouver, ce paradis, puisqu'il t'est dû.
Rien ne t'en décourage et rien ne te harasse.
Nul déboire nouveau ne te fait crier grâce.
Nul désastre ne peut te réduire à merci.
Tu t'en réveilles pour clamer que le voici,
Que tu le sens venir à toi, qu'il est en route,
Plus près, toujours plus près après chaque déroute,
Même lorsque tu gîs au fond d'un entonnoir
Où t'écrase comme une éternité de noir.
Même là, ton espoir vit ; rien ne l'extermine.
Ne le portes-tu pas en toi, qui t'illumine,

Le paradis où doit entrer l'Homme vainqueur,
Le paradis promis par ta mère au grand cœur?
Son apparition est la loi de ton être.
Tu crois qu'en y croyant tu le forces à naître.
Il naîtra donc! Il va naître. Ce soir, demain,
Qu'importe? Et tu reprends ton horrible chemin,
Vers l'aube dont tu dis que sa rose trémière
Finira par changer la ténèbre en lumière.

Mais sais-tu, merveilleuse Humanité, pourquoi?
Connais-tu d'où te vient l'inextinguible foi
Qui t'exalte dans tes catastrophes sans trêve,
Et qui seule fera sur l'arbre de ton rêve
S'épanouir la fleur de la réalité?
Écoute, ô merveilleuse et pauvre Humanité.

Je suis l'âme de Rome et je suis immortelle.

Or, c'est par moi, par ma raison, sous ma tutelle,
Que fut semé le gland dont ce grand arbre est né,
Cet arbre au pied duquel le monde prosterné
Confessera dans sa religion nouvelle
Le culte de demain que ta foi lui révèle.
Oh! comme il a poussé, monté, comme il s'accroît,
De jour en jour plus haut, l'arbre sacré du Droit,
Ce chêne dont la sève est pleine de mon âme!
La gloire de t'avoir semé, je la réclame.
Fondatrice du Droit, j'en ai fait le pilier
Du temple où devant lui la Force doit plier;

J'ai bâti sur son tronc l'inébranlable assise
Du sanctuaire auguste où la loi se précise ;
Et c'est par lui, par moi, par les mots que j'ai dits,
Qu'il sera stable et sûr, le futur paradis
Auquel il faudra bien qu'enfin l'on aboutisse,
Quand il aura pour clef de voûte la Justice.

Si le faîte n'est pas encore au monument,
S'il lui manque toujours, fixée absolument,
Cette clef sans laquelle il n'est point de durée,
C'est que ton âme, à toi, n'est pas toute épurée,
Humanité que dans les étreintes du mal
Tiennent tes souvenirs de l'antique animal
Que tu fus aux premiers vagissements du monde
Né du feu dévorant et de la boue immonde.

En toi ces âmes-là se débattant toujours
Font revivre sans fin l'homme des anciens jours,
En proie aux tourbillons d'interminables luttes,
Brute à demi lui-même et parmi tant de brutes.
La Force alors était la Loi, l'unique Loi.
C'est en vain qu'une autre âme en modéra l'emploi,
Quand, sans rien abolir de tes guerres lointaines,
L'autel de la Pitié fut dressé par Athènes.
Ah! cette âme, tu dois en être fière encor,
Et garder dans ton cœur le doux et beau décor
De son Olympe où Zeus près de Pallas médite
Tout en souriant d'aise à Kypris Aphrodite.

Ni la Pitié pourtant, ni même la Beauté,
Ne suffirent encore, ô pauvre Humanité,

A te donner la Paix par la Justice égale,
La seule chose dont tout l'homme a la frugale;
Et le monde, toujours hargneux, âpre, à l'étroit,
Vit la Force durer et triompher du Droit,
Et toi qui reprenais ta démente poursuite
De l'impossible paradis toujours en fuite.

Ah! c'est que la Pitié, c'est que l'amour du Beau,
Même cet astre pur et cet ardent flambeau,
Dans les ténèbres qui t'emplissaient jusqu'aux moelles
Ne te servaient encor que de pâles étoiles,
Qui te faisaient ciller les yeux, trembler les mains,
Et te laissaient hagarde aux tournants des chemins,
Soûle de tous les vieux ferments des vieilles âmes.
Hélas! ce n'était pas assez, ces douces flammes,

Pour te guider parmi ces ténèbres de poix.
Triste aveugle, à tâtons, sous leur horrible poids,
Ce qu'il faut à tes pas pour l'étape prochaine,
C'est un bâton taillé dans le cœur de mon chêne,
Inflexible, rigide, et qui ne casse point.
Prends-le! Mon âme est là, qui le met à ton poing.
Si pesant que sur lui ton corps s'appesantisse,
Marche sans peur! C'est le sceptre de la Justice,
Et le fléau de sa balance en même temps,
Et l'aiguille qui dit le vrai pôle où tu tends.
Va, brandis-le! Promulgue ici même, dans Rome,
Les Droits des Nations après les Droits de l'Homme;
Fais-en le dernier geste à mes derniers édits;
Brandis-le, flamboyant, au seuil du paradis
Dont tu vas devenir l'Archange ailé de flamme,
Non celui qui le clôt, mais celui qui proclame

Qu'il l'ouvre à deux battants devant l'Humanité,
Dans le vieux Capitole enfin ressuscité
Et que cette suprême inscription constelle :

« Je suis l'âme de Rome et je suis immortelle! »

XVI

AUX SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

Poème demandé et publié par le journal Oui,
le 4 Juillet 1918.

AUX SOLDATS DES ÉTATS-UNIS

I have a rendez-vous with Death.
(ALAN SEEGER.)

Et vous aussi, Messieurs, soldats du Nouveau Monde
Venus pour nous aider contre la Bête immonde,
Vous avez, comme Alan Seeger, chez nous, ici,
Un rendez-vous avec la Mort... Salut! Merci !

Et que dans ces deux mots, sans plus, dits à voix basse,
Au plus profond de vous notre âme entière passe!
Voilà. C'est fait. On est bien frères, à présent,
Et nos deux sangs versés ne seront plus qu'un sang.
Pourquoi veut-il jaillir, ce sang, de nos artères?
Pour piller des trésors? Pour conquérir des terres?
Pour soûler les derniers instincts qui vers le mal
Font se ruer dans l'homme un restant d'animal?
Non! S'il prodigue ainsi sa pourpre répandue,
C'est pour qu'au Droit nié justice soit rendue,
Pour arracher sa proie à l'âpre et faux vainqueur
Qui se croit sûr de la dévorer jusqu'au cœur,
Et pour qu'enfin le monde, après quatre ans funèbres,
Puisse reprendre dans la paix, hors des ténèbres,
Sa marche vers l'aurore où l'on verra demain
Le paradis promis poindre au bout du chemin.

Donc, salut et merci, frères, de l'embrassade
Qui vous sacre Croisés dans la Sainte Croisade !
Soyez-en fiers, et plus que fiers, heureux aussi,
D'avoir un rendez-vous avec la Mort, ici,
Puisque la guerre qu'on y fait tuera la guerre.
Ah ! cette Mort, ce n'est plus celle de naguère,
La Camarde, au rictus de ses trente-deux dents
Sans gencives, poitrine à jour et rien dedans,
La mégère au cheval-squelette qui se cabre
Sous le hideux crincrin de la Danse Macabre,
Celle dont les yeux creux faisaient les hommes fous.
Non ! La Mort avec qui vous avez rendez-vous,
C'est une vierge aux beaux yeux clairs, doux et superbes
Nos jeunes gens, pareils à vous, poilus imberbes,
L'aiment d'un tel amour, si pur et si profond,
Qu'à son divin baiser tout leur être se fond.

Ils y sentent fleurir, en une extase brève,
Les plus splendides fleurs du plus sublime rêve
Et l'avenir entier dans l'éclair d'un moment.
Soldats du Nouveau Monde, ils le sont, eux, vraiment,
Alors! Vous le serez de même, vous, leurs frères,
Lorsque la Dame dans vos grands yeux téméraires
Plantera son regard d'étoile à l'Orient,
Et vous murmurera, très tendre, en souriant :
« Au rendez-vous donné c'est bien d'être fidèle. »
Vous deviendrez un des rayons émanant d'elle,
Et vous lui répondrez ce qu'on vous dit aussi,
A voix basse, deux mots, sans plus : « SALUT ! MERCI ! »

XVII

« INDEPENDENCE DAY »

Poème en hommage à la Croix-Rouge américaine, d
par l'auteur sur la scène de la Comédie-Française, l
4 juillet 1918, *date de l'*Indépendence Day.

« INDEPENDENCE DAY »

Parmi nos jours de deuil il est des jours bénis,
Ceux où sèchent les pleurs au vent de la victoire.
Avec eux aujourd'hui prends place en notre histoire,
Independence Day, jour des États-Unis !

Et sois, non seulement chez nous, un jour de fête,
Mais par toute la terre et dans le monde entier,
Le vieux monde acclamant son futur héritier
Au Temple dont ton aube illumine le faîte!

Cette aube, désormais, c'est l'avènement sûr
Du Soleil qui fait fuir la Nuit de son domaine,
Et par qui revivra toute la race humaine.
Vin d'or que verse en paix la coupe de l'azur.

Tous le boiront, cé vin de la paix fraternelle,
Tous les peuples, surtout enfin les plus petits,
Pauvres Abels que pour ses fauves appétits
L'affreux Caïn vouait à la guerre éternelle.

Ah! puisque c'est par toi qu'ils les verront finis,
Leurs longs jours monstrueux de haine et de massacre,
Que leur amour avec le nôtre te consacre,
Independence Day, jour des États-Unis!

A te glorifier que l'univers s'empresse,
Jour de triomphe, jour de l'Ami, jeune, fort,
Libre, heureux, et qui veut d'un unanime effort
Nous prodiguer son sang, son or et sa tendresse!

Car voilà de quel vierge et féerique trésor
Il vient nous enrichir sans s'appauvrir lui-même.
Rien ne lui coûte pour montrer comme il nous aime,
Et c'est son être entier qui vers nous prend l'essor

Le banquet fabuleux auquel il nous convie,
Il en est l'aliment total, essentiel.
Il nous arrive avec sa terre, avec son ciel,
Avec leur avenir gros de sève et de vie.

Pour que nos vieux espoirs ne soient jamais lassés,
Il leur souffle les siens dont la verte jeunesse
Exige que le Rêve agonisant renaisse.
Il trouve que mourir pour lui n'est pas assez.

Certes, ils sauront mourir pour lui, comme les nôtres,
Ses beaux soldats, déjà frères de nos poilus;
Mais ils veulent que ces martyrs soient des élus
N'entrant au paradis que pour l'ouvrir aux autres.

Independence Day, jour béni, jour vainqueur,
Dans ta coupe d'azur que l'Ami nous apporte,
Le vin miraculeux dont il nous réconforte,
C'est l'élixir divin jaillissant de son cœur.

Ah! ce cœur des États-Unis, sainte fontaine
Où nous rafraîchissons tant de maux apaisés,
On en savoure à plein le baume et les baisers
Sur tes lèvres en fleur, Croix-Rouge américaine.

Dites-le, grands blessés qu'elle entoure de soins
Immédiats, là-haut, sur le front, sous les bombes;
Dites-le, pauvres gens aux nids changés en tombes,
Exilés dont elle a nourri tant de besoins;

Dites-le, moribonds dont l'agonie amère
Faisait sa proie aux yeux vagues et délirants,
Loin de chez vous, de vos aimés, de vos parents,
Et qui trouvez en elle une sœur, une mère;

Dites-le, comme elle a d'ingénieuses mains
Pour panser la blessure, endormir la souffrance,
Rendre l'espoir à la pire désespérance,
Mettre une étoile au bout des plus sombres chemins

Dites-le, comme elle est douce, câline, amène,
Et que, si riche avec ses tas et ses tas d'or,
Le meilleur de ses biens et le plus riche encor,
C'est son cœur plein du lait de la tendresse humaine!

Car c'est toi qui nous as conquis d'abord, c'est toi,
Grand cœur américain que ta Croix-Rouge exprime.
Oui, ton culte du Droit et ton horreur du crime
Nous sont chers; ta vaillance aussi, ton feu, ta foi;

Mais, entre tant de dons, ce que notre France aime
Par-dessus tout, ce qui nous fait forts et joyeux,
Ce qui, jusqu'au tréfonds, nous pénètre le mieux,
Grand cœur américain, c'est le don de toi-même;

Et c'est pourquoi ton jour, parmi les jours bénis
Où nos fronts ont été baisés par la victoire,
Va, jour national, entrer dans notre histoire,
Independence Day, jour des États-Unis!

XVIII

À CEUX DE LA DERNIÈRE CLASSE

Poème demandé et publié, le 20 octobre 1918, par les Annales, *dans leur numéro consacré à la Jeunesse.*

À CEUX DE LA DERNIÈRE CLASSE

Jeunes gens, dont on fait, avant l'âge, des hommes,
Pour le dernier quart d'heure angoissant où nous sommes,
Que votre noble effort soit béni par les vieux !
On vous demandait tant ! Vous donnez encor mieux ;

Vos offrandes de vous pouvaient être incomplètes;
Au lieu d'enfants-soldats, vous voici des athlètes.
Les muscles drus et pleins, et le corps endurci,
Vous êtes forts, vaillants, alertes, beaux. Merci!
Vous qui serez demain sa jeune garde élue,
Avec un juste orgueil la France vous salue,
Mais vous entoure aussi de maternels respects,
Vous, son futur soutien quand reviendra la paix.
Car c'est de vous, ses fils, c'est de votre jeunesse,
C'est de votre beau sang qu'il faut qu'elle renaisse.
Aux suprêmes combats, certes, vous êtes prêts;
Mais elle en a besoin surtout, de ce sang frais,
Pour que le sien dans ses artères refleurisse.
Elle en a tant versé par mainte cicatrice!
Vous lui rendrez alors tout ce qu'elle a perdu.
Voilà pourquoi, chers fils, son respect vous est dû,

Et pourquoi nous voulons que votre ardeur se calme,
Que vous ne couriez pas tout de suite à la palme
Qui vous attend si tôt, athlètes et guerriers
Trop férus des exploits fous que vous espériez ;
Voilà pourquoi nous vous disons, surtout les mères,
Au sourire tremblant sous leurs larmes amères :
« Gardez un peu de vous, ô nos braves enfants,
« Pour que nos lendemains de paix soient triomphants,
« Consolateurs du deuil, sauveurs de l'espérance,
« Pour qu'avec vous, en vous, rajeunisse la France,
« Et qu'elle redevienne, après nos jours maudits,
« Du rouge enfer qu'elle est, un nouveau paradis ! »

XIX

VERS D'ALBUM

Vers pris au hasard de la mémoire, parmi beaucoup d'autres demandés pour beaucoup d'albums.

VERS D'ALBUM

Sur ta route sanglante aux étapes funèbres,
Pèlerin las d'horreurs et soûlé de ténèbres,
Marche encor, va toujours, écoute le Voyant !
Il te dit : « Cette nuit ne peut être éternelle. »

Il te dit : « Sa clarté, l'âme la porte en elle. »

Il te dit : « Force l'aube à naître, en y croyant. »

XX

ODE À LA MARNE

Poème dit par l'auteur, le 15 Septembre. au Trocadéro dans une cérémonie pour célébrer les deux Victoires de la Marne.

ODE À LA MARNE

O Marne, humble rivière entre toutes élue,
Qu'en ce jour ton nom soit fêté
Non seulement par la France qui te salue,
Mais par toute l'Humanité!

Certes, nous le savions, nous autres, que la France
Et son juste orgueil et sa foi
Avaient, voilà quatre ans, recouvré l'espérance,
Grâce à toi, Marne, grâce à toi ;
Nous savions que tes flots menus sont la barrière
Devant laquelle, haletants,
Toujours font halte, pour regarder en arrière,
Les Attilas de tous les temps.
Mais, cette fois, la halte avait une durée
Déconcertante ! Quatre ans, oui,
Quatre ans pleins, que la Bête affreuse était terrée
Dans notre sol, sans avoir fui !
Quatre ans qu'elle était là, menaçante, hautaine,
Et même, d'un dernier grand pas
Gagnant Château-Thierry, pays de La Fontaine,
Et, pour en finir, de là-bas,

Tâchant de faire peur à Paris, cœur du monde,
En tuant femmes, vieux, enfants;
Quatre ans qu'elle gîtait chez nous, la Bête immonde
Aux ricanements triomphants!
Et quand même, nos gars tenaient, sûrs de toi, Marne,
Sûrs que la victoire était là,
Sûrs qu'ils feraient encor tourner bride à la carne
Et verraient le dos d'Attila!
Et le monde avait foi dans leur vouloir tenace
Qui grognait toujours : « Jusqu'au bout! »
Si bien qu'enfin, devant la hideuse menace,
Tout le genre humain fut debout.
Et tout le genre humain eut raison de les croire,
De croire en toi, Marne au grand nom,
Qui viens encore d'y rebaptiser ta gloire
En criant aux Barbares : « Non! »

Car, cette fois, c'est bien pour la halte dernière
Qu'il leur faut ployer sous le choc ;
Les portes de leur fort, charnière par charnière,
Sautent à chaque coup d'estoc ;
Ils lâchent pied ; la Bête en reculant renâcle ;
Elle se débat, rue et mord ;
Sa défaite n'est pas encore la débâcle ;
Mais son râle hurle à la mort.
Au souffle des limiers dont la meute la presse
Par les monts, les vaux et les bois,
Elle l'entend déjà, l'hallali d'allégresse
Qui sonne la Bête aux abois.
Va, va, tu l'entendras, ô Bête monstrueuse,
Toi qui partis voilà quatre ans
Pour la guerre que tu disais fraîche et joyeuse,
Ta guerre aux rêves délirants.

Elle agonise enfin, ta victoire assurée
Sur le monde entier à genoux ;
Le monde te condamne à mort, et ta curée,
C'est nous qui la ferons, c'est nous ;
Nous avec nos amis, nous, avec tout le monde
A qui notre obstiné poilu
A donné, pour s'armer contre la Bête immonde,
Tout le long temps qu'il a fallu.
Gloire à lui ! Gloire aux chefs qui, menant la campagne,
Furent dignes d'un tel héros !
Et gloire à notre Marne, honneur de la Champagne,
Où la Bête a perdu ses crocs !
Sans le poilu, ses chefs, et sans toi, fin rivage
De la Marne à Château-Thierry,
Le monde avec la France était en esclavage.
Adieu, son idéal péri !

Adieu l'espoir qui le soutenait d'âge en âge
Par les plus douloureux chemins,
De voir, au bout de son sanglant pèlerinage,
La paix entre tous les humains!
Adieu ce paradis dont l'aube vous est due,
Pauvres Abels faits pour l'amour,
Mais qui n'en retrouviez jamais la clef perdue
Tant que Caïn rôdait autour!
Lui! Toujours lui, féroce à vous barrer la porte,
De sa force tuant vos droits!
Ah! sera-t-elle donc à jamaïs la plus forte?
Non, non, frères, pas cette fois,
Puisque nous le tenons à la gorge, le fauve
Que nos poings ne lâcheront plus,
Puisqu'il faut désormais qu'il crève ou qu'il se sauve,
Puisque c'est l'ordre des poilus,

Contre lui, qui depuis quatre ans chez nous s'acharne,
Eux, depuis quatre ans, acharnés,
Si bien qu'enfin les deux Victoires de la Marne
Lui sonnent l'hallali ! Sonnez !
Sonnez, tous les sonneurs ! Sonnez ! La Bête râle.
Sonnez sans trêve ni merci !
Caïn claque des dents. Caïn le rouge est pâle.
Lui mort, l'aube naît ! La voici !
Elle n'est plus là-bas, chimérique, lointaine.
O Marne, elle jaillit de toi,
Comme notre Champagne et notre La Fontaine,
Et notre gloire et notre foi !
Et c'est pourquoi, rivière entre toutes élue,
Toujours ton nom sera fêté,
Non seulement par la France qui te salue,
Mais par toute l'Humanité !

XXI

AUX ALGÉRIENS

Poème destiné à être lu et publié dans toute l'Algérie, pays natal de l'auteur, pour y servir la propagande en faveur du dernier emprunt, l'Emprunt de la Victoire.

AUX ALGÉRIENS

Algériens, Français de la France Nouvelle,
Qui, chaque jour plus drue et riche, se révèle
A notre Vieille France, honneur du genre humain,
L'Enfant digne entre tous d'être son Benjamin,

C'est elle, la maman, frères, qui vous adresse
Ce dernier cri d'appel fait à votre tendresse.
Elle sait que vos cœurs n'en sont point fatigués,
Et combien, depuis tant de jours, vous prodiguez,
Pour que son grand destin tout entier s'accomplisse,
Votre sang. Elle sait que parmi sa milice
Toujours, Algériens, à son aide accourant,
On a vu vos héros tenir le premier rang.
Les Boches devant vous ont la face hagarde;
Vos assauts sont de ceux qui défoncent leur Garde;
Et dans le bataillon sacré de nos poilus
Vous êtes, vous, soldats d'Afrique, les élus.

Salut à tant d'exploits que la gloire décore,
Algériens! Mais, quoi? Faut-il donc plus encore,

Pour étancher sa soif qui va toujours croissant,
A cette guerre, après avoir bu votre sang?
Eh! bien oui, plus encore! Et la France le crie
A tous les bons vouloirs contre la Barbarie,
A tous ceux qui devant ses hordes sont debout,
A tous ceux dont le seul mot d'ordre est : « Jusqu'au bout! »
C'est à dire jusqu'à la Victoire parfaite,
Jusqu'à la seule paix pouvant être une fête
Où les hommes, unis et libres désormais,
Auront enfin tué la guerre à tout jamais!

Or, pour l'atteindre, nous, cette étape dernière,
Pour boucher au plus tôt chaque trou, chaque ornière,
Qui séparent nos pas lassés du but promis,
Offrir son sang, cela ne suffit point, amis.

Ce beau sang a besoin aussi qu'on le ménage,
Si l'on veut qu'à la fin du long pèlerinage
Aux labeurs de la paix il nous en reste encor;
Et, pour l'épargner, lui, ce qu'il faut, c'est de l'Or.

De l'Or, pour que, de sang, on soit plus économe :
De l'Or, pour que l'effort trop dépensier de l'homme
Soit moins dilapidé sous l'abri souverain
Du plomb, du fer, du gaz, de l'acier, de l'airain,
Pour que les avions au-dessus de sa tête,
Et les chars devant lui vomissant leur tempête,
Préparent sa besogne aux charges de l'assaut :
De l'Or, pour que la mort vienne d'en bas, d'en haut,
De partout, sur le Boche au loin qui rétrograde,
Jusqu'à ce qu'il n'ait plus qu'à crier : « Camarade! »

De l'Or, pour qu'au retour de ces brasiers ardents
Les poilus aient de quoi se mettre entre les dents,
Soupe, viande, bon pain, pinard, café, bouffarde!
De l'Or, pour que ceux-là qu'amocha la Camarde
Trouvent leur aise à la Croix Rouge, dont les sœurs
Prodiguent aux blessés les soins et les douceurs!
De l'Or, pour qu'aucun d'eux n'ait de pensée amère
En songeant aux petits, à l'épouse, à la mère,
Seuls près de l'âtre éteint qu'eux ne reverront plus!
De l'Or, pour les aimés laissés par les poilus!
De l'Or, pour vous choyer un peu dans vos épreuves,
Vous tous, les vieux parents, les orphelins, les veuves!
De l'Or, pour qu'aux futurs vétérans de demain,
Glorieux mutilés, sauveurs du genre humain,
La France, comme son devoir nous y convie,
Puisse faire vraiment *un sort digne d'envie!*

Oui, c'est pour tout cela, frères, qu'il faut de l'Or,
Et que la France en a besoin, encor, encor,
Et qu'à tous ses enfants, de sa voix qui commande,
Impérieuse, elle en demande, elle en demande....

O peuple algérien, toi son fils généreux,
Son Benjamin, étant le dernier-né d'entre eux,
Toi que de ses cadeaux elle a comblé sans cesse,
Songe que tu lui dois ton sol et sa richesse,
Ton Tell miraculeux qui lasse les semeurs,
Ta Mitidja changée en jardin de primeurs,
Tes pâturages frais aux épaisses pelouses,
Tes belles vignes dont les siennes sont jalouses,
Tes vins rivalisant avec ses meilleurs crus,
Et tes ports, aux trésors de jour en jour accrus,

Prouvant que l'Algérie est la sûre héritière
De cette Afrique, où pour la République entière
Du monde ancien qui fut son heureux prisonnier,
Rome avait su bâtir sa cave et son grenier.
O mon pays, sois fier d'un pareil héritage.
Tu nous donnas déjà ; donne encor davantage.
Après avoir donné ton sang, donne ton or.
C'est pour elle, pour notre mère. Encor! Encor!
Donnez, donnez, Français de la Nouvelle France,
O vous, ses Benjamins, vous, sa jeune espérance,
Vous, s'il faut que la France aussi se taise un jour,
En qui refleuriront sa langue et son amour,
Afin que jusqu'au bout la Méditerranée
Reste l'unique mer, celle où Kypris est née,
Celle où Pallas trouva le Vrai, le Bien, le Beau,
Celle où Rome a brandi le Droit, le seul flambeau
.

Toujours clair dans le noir labyrinthe qui mène
Vers la Justice et vers la Paix la race humaine,
Celle au bord de laquelle, après tant, tant d'horreurs,
Débarrassés de tous les tyrans massacreurs
Qui faisaient faire au monde et jadis et naguère,
Impitoyablement, la guerre pour la guerre,
Nous fonderons enfin sous un unique toit
Le paradis rêvé que la Terre nous doit!

XXII

A SON EXCELLENCE LE COMTE DE DERBY

AMBASSADEUR DE LA GRANDE-BRETAGNE

Poème dit par l'auteur dans une matinée intime que le Cercle interallié *offrit, en l'honneur de la Grande-Bretagne, à son ambassadeur, le* 23 *Octobre* 1918.

A SON EXCELLENCE LE COMTE DE DERBY

AMBASSADEUR DE LA GRANDE-BRETAGNE

Salut aux nobles fils de la Grande-Bretagne!
Ah! comme elle était dure à gravir, la montagne
Où Wotan, dans l'orgueil de son vieux Walhalla,
Sûr que nul ne pourrait le détrôner de là,

Criait au monde, avec des cris d'oiseau de proie :

« A genoux, à genoux, monde, ou je te foudroie !

« Je suis le Maître. J'ai la Force. Mes enfants,

« Puisque ainsi je le dis, moi, seront triomphants.

« Donc, à genoux devant le Germain, le Surhomme !

« Les autres hommes, tous, sont ses bêtes de somme.

« Ceux qui ne voudront pas au joug ployer leur front,

« Ceux même qui d'un mot, d'un geste, hésiteront,

« Sans peur et sans pitié, tous, tous, qu'on les massacre !

« Leur rouge sang sera la pourpre de ton sacre,

« O toi, mon délégué, mon aimé, mon Kaiser,

« Qui n'as qu'un poing, mais dans un gantelet de fer !

« Tuez, tuez, mes bons Germains, tuez sans trêve,

« Vieillards, femmes, enfants, tout, afin que mon rêve

« Se réalise dans notre idéal, à nous :

« Le Boche dieu du monde, et le monde à genoux ! »

Ainsi, criait, clamait, clangorait en fanfare
Wotan tonitruant au monde qui s'effare;
Car, tandis qu'il criait, il foudroyait aussi
Quiconque refusait de se rendre à merci;
Et déjà la Belgique, avec son roi sublime,
Ayant osé se mettre, elle, en travers du crime,
Était saignée à blanc, martyrisée, en croix;
Et le monde sentait quel ouragan d'effrois
Allait souffler sur lui de la haute montagne.

Honneur aux nobles fils de la Grande-Bretagne!
Honneur à ses soldats! Honneur à ses marins!
Sous l'horrible menace ils restèrent sereins.
Ils pouvaient cependant trouver abri contre elle
Dans cette forteresse unique et naturelle,

Leur île, que la mer protège de ses eaux
Remparts mouvants pleins des *men of war* leurs vaisseaux.
Mais, alors, nous étions, au pied de la montagne,
Nous, tout seuls? Gloire aux fils de la Grande-Bretagne,
Qui ne l'ont pas voulu, que nous y fussions seuls!
Nos drapeaux dussent-ils devenir nos linceuls,
Ils en ont fait les leurs, et sont restés, fidèles.

O coq gaulois, avec de gais claquements d'ailes,
Par l'allègre clairon de ton cocorico,
Répète, et que le monde entier en soit l'écho :
« Honneur aux nobles fils de la Grande-Bretagne! »
Car nous l'avons gravie avec eux, la montagne,
Avec eux jusqu'en haut, avec eux jusqu'au bout;
Et l'orgueilleux Wotan n'y crâne plus debout.

Il a lâché, penaud, l'inaccessible faîte,
Pour s'évader, par les chemins de la défaite,
Vers la déroute, vers la débâcle bientôt.
Adieu, la marche au pas de l'oie et le front haut!
Adieu, guerre joyeuse et fraîche! L'air minable,
Ses Germains prisonniers, en queue interminable,
Dévalent *nach* Paris, pour de bon, cette fois.
L'ogre a peur et ne nous fait plus sa grosse voix
Tonitruant au fond des immensités bleues.
S'il garde encor demain ses bottes de sept lieues,
Ce sera pour mieux fuir, enjambant les vallons,
Loin du Petit-Poucet qui le mord aux talons.

Oh! Comme il a grandi, le Poucet du vieux conte!
Sa taille à l'horizon se dresse, et monte, monte....

Son regard, fulgurant d'un éclair souverain
Illumine le ciel devant lui jusqu'au Rhin;
Et c'est de tout le ciel qu'il fera son domaine.
Puisqu'il y conviera toute la race humaine,
Le cœur du monde entier ayant gonflé son cœur,
Pour qu'il soit le géant radieux et vainqueur
Qui tuera la Ténèbre à force de Lumière!
Mais qui donc lui donna l'assurance première
D'être cela, de n'en désespérer jamais,
De gravir la montagne aux monstrueux sommets
Du haut desquels le vieux Wotan, l'ogre sauvage,
Rêvait pour ses Germains le monde en esclavage?
Qui donc, quand le Petit-Poucet, seul contre lui,
Tenait le coup, qui donc fut son premier appui,
Son allié loyal au pied de la montagne?
Qui donc, si ce n'est toi, Grande, oui, *Grande*-Bretagne,

Dont notre gratitude acclame la grandeur

Dans ce très humble hommage à son ambassadeur....

XXIII

ODE AU VENT D'OUEST

Poème dit par l'auteur, délégué de l'Académie française, à la séance annuelle des cinq classes de l'Institut, donnée ssus la Coupole, le 25 Octobre 1918.

ODE AU VENT D'OUEST

Salut, vent d'Ouest ! Depuis que notre France est France,
Et même plus, depuis des mille et des mille ans,
Quand elle ne l'était encor qu'en espérance,
Salut, fécondateur de ses robustes flancs !

Pour nos aïeux Gaulois, qui devant l'Atlantique,
Migrateurs se fixant, arrêtèrent leur vol,
Pour leurs prédécesseurs de race plus antique,
Aborigènes, fils premiers-nés du vieux sol ;

Pour tous ceux qui vivaient d'elle et dorment en elle,
La bonne terre, pour ces Français du passé,
Et pour ceux d'aujourd'hui, de demain, c'est ton aile
Qui sème tout de son geste jamais lassé,

O vent d'Ouest, dont la grande haleine nous apporte
Les effluves du large emplissant nos poumons,
Et le sel des embruns, et l'odeur douce et forte
Où l'on hume à longs traits l'âme des goëmons,

O vent d'Ouest, sans lequel la glèbe froide et dure,
Dans l'immobilité d'une statue en roc,
Resterait, abdiquant tout rêve de verdure,
Bouche close aux baisers impossibles du soc,

Tandis que sous ta pluie et sa tiède caresse,
Où dort un souvenir de l'équateur en feu,
O vent d'Ouest, on la sent désirer l'allégresse
De ses cheveux d'or roux flambant vers le ciel bleu,

Et s'amollir sa chair, de moins en moins farouche
A l'amour de son vieil et toujours jeune époux,
Le paysan, si bien qu'elle entr'ouvre sa bouche
Au soc dont le baiser rude lui semble doux...,

C'est à toi qu'elle doit aussi sa place insigne
Entre tous les pays dont nul n'est son pareil
Pour nous donner, jailli des larmes de la vigne,
Le vin consolateur, ce rire du soleil.

Ah! qui donc en dira la qualité, le nombre,
De tes féeriques dons enflant notre trésor?
Même quand sur ta gloire on croit que passe une ombre,
Même en nous flagellant, tu nous chéris encor.

Sans doute, quelquefois, tu nous souffles l'orage,
Avec sa voix de foudre et ses yeux en éclairs;
Mais, quoi? Nos gars bretons, luttant contre ta rage,
En ont l'âme plus brave et les regards plus clairs;

Et tous les gars français ont ces regards, cette âme ;
Tous en ont hérité, du courage têtu
Que souvent ton assaut de tempête réclame,
Et dont est faite notre héroïque vertu.

Quel que soit l'ennemi qui leur livre bataille,
Ayant su, par vent d'Ouest, tenir le vent debout,
Au plus fort des dangers ils redressent leur taille
Pour ce grand cri, toujours le même : « Jusqu'au bout ! »

O vent d'Ouest, toi par qui les flots, comme des glaives,
Se hérissent sous tes coups d'aile extravagants,
C'est ainsi, les Français, tous, que tu les élèves,
Même en frappant sur eux, ô souffleur d'ouragans.

Et donc, béni sois-tu, jusque dans tes colères,
D'où leur viennent leur endurance et leur fierté!
Béni sois-tu, vent d'Ouest, qui jamais ne tolères
Ni le lâche abandon du poste déserté,

Ni le front se courbant sous la peur du supplice,
Ni le devoir sacré remis au lendemain,
Ni que la France un jour puisse être la complice
De quelque crime abject contre le genre humain!

O toi, dont cette France est la fille chérie,
Sache qu'elle n'a point désappris tes leçons,
Puisque l'affreux Calvaire où sa chair saigne et crie,
C'est pour l'humanité que nous le gravissons.

Mais tu le sais, vent d'Ouest, et que dans cette épreuve
Ta France ira jusqu'à la sublime hauteur,
Tu le sais; ne nous en donnes-tu pas la preuve
Par de nouveaux bienfaits, ô notre bienfaiteur?

N'est-ce pas aux pressants claquements de ton aile
Leur chantant : « Levez-vous! La France lutte! Allez! »
Que les Américains à l'aide fraternelle
Ont déployé là-bas leurs drapeaux étoilés?

N'est-ce pas toi, vent d'Ouest, chez eux prenant naissance,
Qui leur as dit tout bas : « Va, mets le dernier sceau,
« O peuple heureux et libre, à ta reconnaissance
« Envers ceux dont l'amour fut ton premier berceau? »

N'est-ce pas toi, vent d'Ouest, dont l'âme nous amène
L'afflux de leurs soldats, de leur or, de leur cœur,
Pour qu'au suprême effort de la Croisade humaine
La Force cède enfin devant le Droit vainqueur ?

N'est-ce pas toi, vent d'Ouest, qui souffles la rafale
De l'univers entier désormais avec nous?
N'est-ce pas toi, sous ta trompette triomphale,
Qui vas mettre demain le Barbare à genoux ?

Oui, oui, c'est toi, vent d'Ouest, vieil ami de la France,
Toi qui fis son pays fécond et nourricier,
Riche en blé, riche en vin, riche en persévérance
Dans tous ses généreux devoirs de justicier,

Toi dont la charité nous vient des mers lointaines,
Où l'éternel midi chauffe leur lourd sommeil,
Et qui verses sans trêve à nos claires fontaines
Ta douce pluie où rit leur souvenir vermeil,

Toi qui, depuis des mille et mille ans réconfortes
Notre peuple amoureux du Vrai, du Bien, du Beau,
Toi qui de l'Amérique aujourd'hui nous rapportes
Celle dont notre poing y brandit le flambeau,

La Liberté, joyeux soleil du nouveau monde,
Quand la Guerre aura clos sa gueule au gouffre obscur,
Après le dernier cri du dernier fauve immonde,
Dont ton souffle, ô vent d'Ouest, aura purgé l'azur!

XXIV

SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

Poème demandé et publié par les Lectures pour Tous *dans leur numéro du* 1er *Décembre* 1918.

SOUS L'ARC DE TRIOMPHE

Tant crie-l'on Noël qu'il vient.
(François Villon.)

Oh! ce rêve, d'espoirs qui semblaient délirants,
Combien de fois l'avons-nous fait depuis quatre ans,
Ce beau rêve, de voir, sous l'arche triomphale,
Devant la Marseillaise au souffle de rafale,

Défiler le retour de nos soldats vainqueurs!
Oh! ce rêve, comme il chantait dans tous nos cœurs,
Même les plus meurtris d'atroces cicatrices,
Les mieux clos désormais aux voix consolatrices,
Les plus enténébrés d'amertume et de deuil!
Comme il y rallumait le légitime orgueil
D'être toujours les fils chéris de la victoire,
De ne point, nous, Français, mentir à notre histoire,
Et de pouvoir encor, dignes de nos aïeux,
A la face du ciel être fiers et joyeux!
Oui, les pires douleurs y trouvaient une trêve,
Et s'y calmaient un peu, dans le splendide rêve,
Sans honte de ce court répit, et sans remords,
Puisqu'on n'oubliait pas les morts, les pauvres morts,
En rêvant du grand jour dont l'aube verte et rose
Sonnera la diane à leur apothéose.

Car on pensait tout bas : « Ce n'est donc pas en vain
« Qu'ils auront, nos martyrs, donnant leur sang divin,
« Lutté jusqu'au trépas contre le stupre immonde
« Pour la rédemption de la France et du monde.
« Nous ayant préparé ce sublime gala,
« Ils y prendront leur part de gloire. Ils seront là. »

Ainsi même les plus éprouvés par leur perte
En rêvaient, du grand jour à l'aube rose et verte,
Du jour que le destin te doit, ô France en deuil,
Et qui fera de l'Arc de Triomphe ton seuil,
O temple de la Paix pour l'Humanité libre.

Mais cette aube, elle poind ! L'horizon luit ! L'air vibre !

Réveillez-vous! Ce qui n'était auparavant
Qu'un rêve, le voici qui s'anime, vivant,
Certe, et de quelle vie aux clartés aveuglantes!
Voyez planer là-haut ces Victoires volantes,
Les avions, avant-garde du défilé.
C'est lui, c'est lui qui vient! Les tambours ont roulé.
Les clairons chantent. Vers l'ouverture de l'arche
Triomphale, c'est lui, c'est le Triomphe en marche!
C'est le retour, enfin, enfin, de nos héros,
Avec leurs alliés, avec les généraux,
Avec l'infanterie et la cavalerie,
Avec les longs canons dont la gueule est fleurie,
Avec nos gars, plus preux que les preux de jadis,
Le plus humble étant un Roland, un Amadis.
De nos poilus sacrés, modestes et superbes,
Depuis ceux au poil gris jusqu'aux poilus imberbes!

Regardez-les passer! C'est eux, c'est bien eux, oui!
L'Arc de Triomphe en a l'air, lui-même, ébloui,
Et l'on dirait que la Marseillaise s'effare
Comme si son appel se changeait en fanfare
Pour fêter ce retour dont jamais nul soleil,
Nul, fût-il d'Austerlitz, n'aura vu le pareil.
Oh! va, va, chante-la, cette aubade nouvelle
Où tout un nouveau monde à nos yeux se révèle,
Chante-la, Marseillaise, à plein souffle, à plein cœur!
Et toi, sois ébloui de ce dernier vainqueur,
Arc de Triomphe, dont l'envergure si grande
Est trop petite encor pour l'immortelle offrande
Qu'il t'apporte, en passant sous ton front immortel!
Entre tes quatre pieds, il va dresser l'autel
Où l'on adorera l'enfant de son miracle,
La Paix du Monde, et tu seras le tabernacle

Devant qui l'Homme heureux viendra prier le soir,
Quand tout l'or du couchant y met son ostensoir.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE I

I. — Parisienne 1
II. — Noël-Surprise 5
III. — Pour les petits drapeaux belges 9
IV. — La belle aumône 19
V. — Au Roi des Belges 27
VI. — Sur son épée 31
VII. — Aux Latins 35
VIII. — Salut a la Serbie 47
IX. — A l'Italie 59
X. — A la Roumanie 65
XI. — Le baiser des drapeaux 77
XII. — Pour nos poilus 87
XIII. — Le miracle de la Marne 97

XIV. — Pour les victimes des Gothas 103
XV. — L'Ame de Rome. 113
XVI. — Aux soldats des États-Unis. 125
XVII. — « Independence day ». 131
XVIII. — A ceux de la dernière classe. 141
XIX. — Vers d'album. 147
XX. — Ode a la Marne 151
XXI. — Aux Algériens. 161
XXII. — A S. E. le comte de Derby. 171
XXIII. — Ode au vent d'Ouest 181
XXIV. — Sous l'Arc de Triomphe. 193

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

PQ 2387 R4P6

Richepin, Jean
Poèmes durant la guerre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY